

EMBLEMA XLI.

Adonis ab apro occiditur, cui Venus accurrens tinxit Rotas sanguine.
(Adonis est tué par un sanglier : Vénus accourt vers lui et teint les rosés de sang.)



Epigramma XLI.

De son père, Myrrha mit au monde Adonis,
Bien-aimé de Cypris : un sanglier l'accable.
Vénus court : un rosier blesse sa belle jambe ;
La rose blanche alors de ce sang devient rouge.
Les Syriens, l'univers pleurent avec la déesse.
Sous de douées laitues elle place le mort.

DISCOURS XLI.

Nous avons suffisamment exposé et réfuté ailleurs la façon particulièrement impropre dont certains mythologues expliquent l'allégorie d'Adonis, tantôt en rapprochant ce personnage du soleil et le sanglier qui le fit périr de l'hiver piquant, tantôt en le rapportant aux semences des céréales, qui demeurent six mois sous la terre chez Proserpine et un temps égal chez Vénus. Nous proclamons ici avec l'unanimité des auteurs que sous Adonis on entend le soleil philosophique. D'où ces petits vers :

*Et tout n'est qu'une même chose,
Dionysos, Soleil, Adonis.*

Et Orphée :

*Toi qui jouis de noms divers. Adonis,
Père des germes, et à la fois garçon et jeune fille.*

Tout cela ne doit s'entendre en aucune manière du soleil céleste, mais du soleil philosophique. Celui-ci en effet exprime l'un et l'autre sexe, mais non celui-là. Ainsi ils attribuent à Dionysos et au soleil les mêmes propriétés qu'à Adonis et inversement, de même qu'à Osiris. Adonis est tué par un sanglier, c'est-à-dire par le vinaigre très aigre ou eau dissolvante dont les dents féroces et foudroyantes enserrent Adonis. Le soleil philosophique est en effet blessé à mort par ce sanglier, il se résout et se divise en morceaux. Mais Vénus s'efforce de porter secours à son amant et, comme il était mort, elle le plaça et le garda au milieu de laitues. Osiris est de même tué par Typhon, et il est coupé en divers morceaux qu'Isis, épouse d'Osiris, recueille et ensevelit après les avoir rassemblés. Le même deuil qui en Egypte suivait la mort Osiris suivait celle d'Adonis en Syrie et dans les royaumes voisins. Là où l'on entendait pendant plusieurs jours des lamentations et des gémissements survenaient ensuite des manifestations de joie et des danses, parce que, pensait-on, celui qui avait été mort était de nouveau en vie et transporté au ciel. C'est de là que naquit la vanité de leur religion ou superstition païenne qui connut un immense développement, le diable lui en fournissant l'occasion et lui procurant de faux miracles.

Cet Adonis naquit (suivant la Fable) de Cinyras, roi de Chypre, et de sa fille Myrrha, inceste criminel si l'on considère l'histoire, et si l'on regarde l'allégorie, acte non illicite mais des plus nécessaires. Car rien ne s'accomplit dans cet art si l'on n'opère la conjonction de la mère et du fils, ou celle du père et de la fille, et s'il n'en résulte une naissance. Ici en effet plus les conjoints sont proches par le sang, au premier ou au second degré de consanguinité, et plus ils sont féconds, tandis qu'à l'inverse, plus ils sont éloignés et plus ils sont inféconds, ce qui est inacceptable appliqué au mariage humain. C'est pourquoi Œdipe épouse sa mère, Jupiter sa sœur, et de même Osiris, Saturne, le soleil, le serviteur rouge, Gabritius. Dans la métaphore de Belin que cite le *Rosaire* le soleil parle d'Adonis (c'est-à-dire de lui-même) de la manière suivante : « *Sachez que mon père le soleil m'a donné autorité sur toute puissance et m'a revêtu d'un vêtement de gloire.* » Et peu après : « *Car je suis unique et semblable à mon père etc. J'extraits mes serviteurs de leur possibilité et de leur nature et je les revêts dans toutes leurs œuvres de ma splendeur et de ma belle lumière que mon père m'a données. Car je suis excellent, j'exalte toutes choses et je les abaisse, et aucun de mes serviteurs n'a de pouvoir sur moi sauf un à qui cela est donné parce qu'il m'est contraire. Et celui-là me détruit, mais il ne détruit pas ma nature. Et celui-là est Saturne qui sépare tous mes membres. Après cela je vais à ma mère qui rassemble tous mes membres divisés et séparés. Je suis celui qui illumine tout ce*

qui est à moi, et je fais apparaître en chemin à découvert la lumière de mon père Saturne, et aussi de ma mère qui se montre mon ennemie. » Ces paroles sont si claires que, même si quelqu'un n'est que médiocrement versé dans la lecture des auteurs, elles peuvent écartier les ténèbres des yeux de son esprit et manifester la lumière solaire qui est abondamment perçue dans les concordances présentées entre les réalités et les personnages. En effet les notions véritables, bien que recouvertes du voile de l'allégorie, s'accordent entre elles en un concert admirable, les notions fausses se combattent elles-mêmes et entre elles, et partent dans des directions diverses.

EMBLEMA XLII.

In Chymicis versanti Natura, Ratio. Experientia & lectio, fini Dux, scipio, perspicilia & lampas.
(A celui est versé dans la Chymie, la nature, la raison, l'expérience et la lecture doivent tenir lieu de guide, de bâton, de lunettes, de lampe.)



Epigramma XLII.

Que la nature soit ton guide, que ton art
La suive pas à pas ; tu t'égares loin d'elle.
Que l'esprit soit ta canne ; affermissant tes yeux
L'expérience au loin te donnera de voir.
La lecture, flambeau brillant dans les ténèbres,
T'éclaircira l'amas des mots et des matières.

DISCOURS XLII.

Les accidents qui peuvent survenir aux voyageurs sont innombrables, surtout s'ils décident de faire route à pied, la nuit, dans des endroits glissants et dangereux. Pour une telle entreprise quatre choses sont requises comme absolument nécessaires, sans parler de l'argent indispensable et d'un corps robuste. Il faut d'abord un compagnon ou un guide qui n'ignore pas les lieux que l'on doit traverser. Car si un ignorant conduit un autre ignorant il leur arrive la même chose qu'aux aveugles, et ils sont tous deux précipités, sinon dans la fosse, du moins dans des erreurs et des chemins détournés. Il faut en second lieu un bâton ou une canne qui serve à se protéger du chemin glissant, pour qu'il ne soit pas source de dommages. Troisièmement des yeux sains : les voyages de ce genre sont en effet très périlleux pour les aveugles ou ceux qui ont les yeux malades. Quatrièmement, une lampe ou une torche allumée, afin de pouvoir discerner les endroits incertains de la route.

De la même manière, si quelqu'un entreprend un voyage des plus difficiles pour rechercher la Médecine des Sages, il désirera avoir avec lui, outre les ressources et la vigueur corporelle, quatre choses parallèles à celles mentionnées plus haut et leur correspondant respectivement, à savoir la nature, la raison, l'expérience et la lecture. Si l'une de ces choses fait défaut, le reste ne sera que d'une aide médiocre ou nulle. Car ce sont là comme les quatre roues du char philosophique qui lui permettent d'avancer : il ne peut lui manquer une roue, car dans ce cas rien ne lui sert d'exister encore. La nature présuppose les corps naturels et les esprits, sujets préalablement fournis par la nature, sur lesquels l'art agit ensuite en préparant cela, en le purifiant et en le rendant habilement tel qu'on puisse en faire ce que l'art promet comme terme. Ainsi le potier prend de l'eau et de la terre, le verrier des cendres et du sable, celui qui prépare les métaux, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb, l'argent ou l'or, le tanneur, des peaux brutes, et ainsi de suite. C'est ainsi également que l'artiste chymique porte les yeux sur ses matériaux : les uns connaissent parfaitement les leurs dès le premier jour, à d'autres, lorsqu'ils commencent, ils demeurent souvent ignorés durant de nombreuses années, pour ne pas dire pendant toute leur vie. La nature, certes, désigne du doigt les matières, mais nombreuses sont les choses qui obscurcissent l'impression de la nature, de telle sorte qu'on ne peut les reconnaître. La première démarche est donc de contempler profondément la manière dont la nature procède dans ses opérations pour pouvoir obtenir les sujets chymiques naturels, sans défaut ni superfluité. C'est pourquoi la nature doit être le guide et le compagnon d'un si grand voyage et il faut suivre la trace de ses pas.

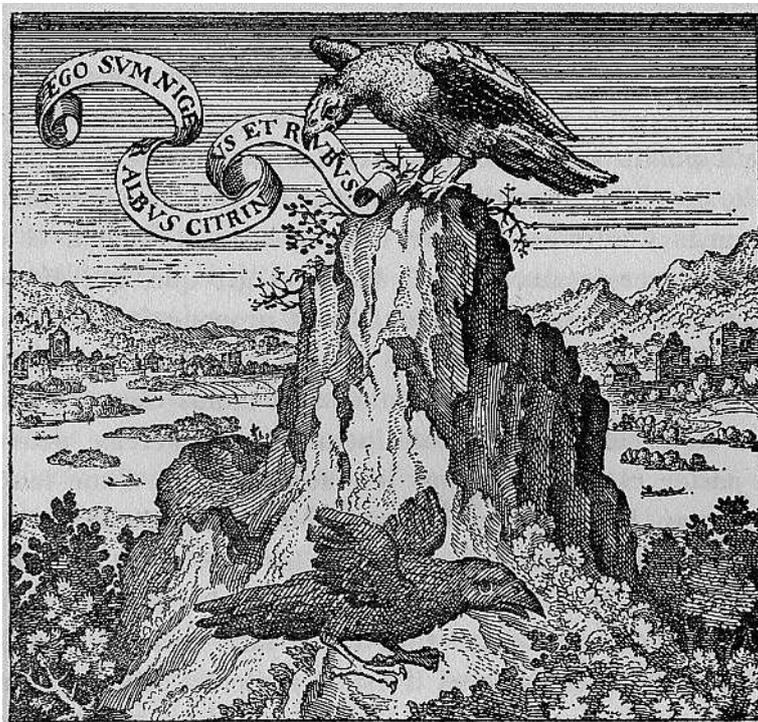
En second lieu, la raison doit être comme un bâton qui affermit les pas et assure les pieds de peur qu'ils ne trébuchent. Sans raisonnement on risquera de tomber dans des erreurs. C'est pourquoi les philosophes disent : « A propos de tout ce que tu entends, raisonne pour savoir s'il peut en être ainsi ou non. » Nul en effet n'est incité à croire ou à accomplir des choses impossibles, sauf si, doté d'une mémoire débile, d'un esprit obtus et d'une imagination stupide, il s'impose cette tâche en prenant le faux pour vrai et en rejetant le vrai comme faux. Les auteurs déclarent aussi que, quoi qu'ils disent, il ne faut pas se préoccuper des mots, mais seulement des choses et de ce qui doit être compris ; les mots, disent-ils, existent à cause (les choses et non les choses à cause des mots. Si l'on dit, par exemple, que le verre est rendu malléable par la teinture philosophique, pourquoi ne le croirai-je pas, pourvu que la raison me le dicte ? Troisièmement l'expérience donnera des lunettes permettant de voir les choses éloignées. Ce sont des instruments optiques qui aident et corrigent la faiblesse des yeux humains et ont été inventés et fabriqués par l'art. Les expériences tentées, vues ou

véritablement entendues à propos de la matière minérale leur sont très semblables. Plus elles seront nombreuses dans la mémoire, plus la raison pourra y puiser, pour les comparer entre elles et avec d'autres, et discerner ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. Quatrièmement la lecture doit briller dans l'intelligence comme une lampe claire, sans laquelle il y aura de toutes parts des ténèbres et des nuages épais. La lecture des bons auteurs doit être renouvelée souvent, autrement elle ne servira à rien. D'où Bacasser dans la *Turba* :

« *En conséquence, dit-il, celui qui sera patient et qui jouit de bon cœur de sa patience, avancera dans le juste sentier de cet art ; mais si quelqu'un pense pouvoir saisir rapidement le fruit de nos livres, il se trompe et il eût mieux valu pour lui qu'il n'y jetât même pas les yeux, plutôt que l'inverse.* » Et la suite de ce passage.

EMBLEMA XLIII.

Audiloquacem vulturem, qui neutiquam te decipit.
(Prête l'oreille au vautour qui parle : il ne te trompe nullement.)



Epigramma XLIII.

Occupant le sommet d'une haute montagne
Un vautour crie sans cesse : On me dit noir et blanc ;
Je suis encore jaune et rouge et ne mens pas.
C'est aussi le corbeau qui sait voler sans ailes
Dans la nuit ténébreuse aussi bien qu'en plein jour.
L'un ou l'autre sera la tête de ton œuvre.

DISCOURS XLIII.

Nous entendons tous les jours parler ici et là d'oiseaux dotés de la parole ou rivalisant avec la voix humaine, perroquets, corbeaux, choucas, pies. Ainsi Pline écrit qu'à son époque, lorsqu'il publia son Histoire, Agrippine, femme de l'empereur Claude, possédait une grive qui imitait les paroles des hommes. Les jeunes Césars avaient de leur côté un étourneau et des rossignols exercés aux langues latine et grecque, qui disaient continuellement des choses nouvelles et prononçaient même de longues files de mots. Il n'est pas rare de rencontrer des oiseaux de ce genre et ils paraissent maintenant moins dignes d'admiration, étant donné que l'entraînement et l'exercice peuvent faire parler et bavarder tous les oiseaux dotés d'une langue assez large. Pourtant ce vautour dont les philosophes font mention n'a pas appris en s'exerçant les paroles qu'il peut lui arriver de proférer, mais sa propre nature les exprime tacitement. Les philosophes disent qu'il crie sans cesse et proclame d'une voix forte qui et quel il est. Il imite en cela les grands princes qui tiennent toujours à déclarer leurs titres et leur lignée au début de leurs proclamations, non par quelque trait d'orgueil, mais à cause des autres. Ils font ainsi savoir à tous l'autorité en vertu de laquelle ils gouvernent et le droit d'hérédité qu'ils revendiquent.

De même il est important de connaître les couleurs, marques, en quelque sorte, de ses armes et de ses titres, dont jouit l'oiseau philosophique, et par lesquelles il surpasse tous les autres. « Je suis, dit-il, selon le *Rosaire* qui cite Hermès, le noir du blanc et le jaune du rouge, et assurément je suis véridique et non menteur. » Il se déclare noir, blanc, jaune et rouge, et il l'est véritablement, car bien qu'il ne possède pas encore les trois dernières couleurs d'une façon actuelle, il en attend l'héritage. C'est pourquoi Rosinus déclare au *Livre des Interprétations divines* : « Prends la pierre qui est noire, blanche, rouge, jaune, l'oiseau merveilleux qui vole sans ailes dans la noirceur de la nuit et dans la clarté du jour. Car de l'amertume qui est dans sa bouche on tire une coloration, et de son sang on tire une eau pure, comme le dit Alexandre : « Prends la Pierre de quatre couleurs, mon fils. » Les livres des philosophes répètent à satiété que toutes ces couleurs, qui sont les principales, se trouvent dans la pierre en ordre successif.

Il ne sera pas hors de propos de dire pourquoi le sujet philosophique est appelé vautour. Parmi les vautours, ceux qui dominent sont les noirs, mais leur vol est lent à cause de la masse de leur corps. On dit que cet oiseau conçoit sans semence mâle et sans union, et que ses petits vivent longtemps, jusqu'à la centième année. Ils font leur nid dans les rochers élevés et personne n'atteint ces nids. Leurs petits sont habituellement au nombre de deux ; ils viennent en aide contre les serpents. Ils conçoivent de l'Eurus. Lorsqu'ils ont commencé à produire des œufs, ils apportent du pays indien une sorte de noix possédant à l'intérieur quelque chose qui remue et rend constamment un son. Lorsqu'ils se le sont appliqués ils mettent au monde de nombreux petits, mais un seul demeure, que l'on appelle IMMUSULUS. Hermodore Fonticus atteste, selon Coelius, que les vautours sont les plus inoffensifs de tous les animaux, car ils ne touchent absolument à rien de ce que les hommes sèment, plantent, cultivent. En outre ils ne tuent aucun animal. Ils épargnent aussi les oiseaux morts, en qui ils reconnaissent d'une certaine façon leurs congénères. C'est pourquoi ils étaient très précieux dans les séances de divination, comme le montrent les origines de la ville de Rome. L'oiseau philosophique manifeste presque toutes les qualités des vautours et c'est donc à bon droit qu'il est appelé vautour par Hermès et les autres, lui dont le vol est lent et la couleur noire. Il conçoit de lui-même. Le *Rosaire* dit en effet, vers la fin ; « *C'est le dragon qui s'épouse lui-même, se féconde lui-même et enfante en son jour, etc.* » Et Rosinus à Sarratanta : « *Et c'est le serpent qui se fait jouir lui-même, se*

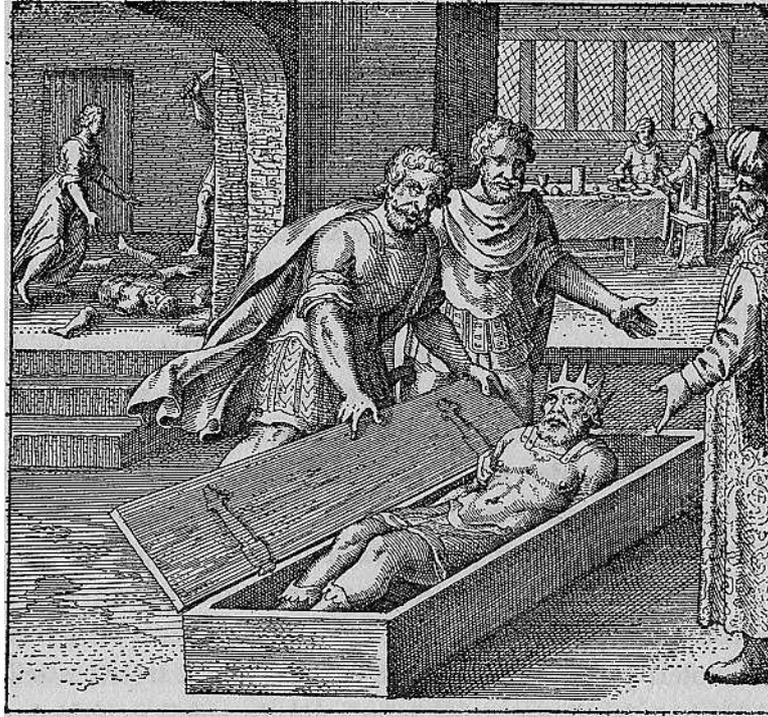
féconde et enfante en un seul jour, etc. » Il vit très longtemps et se multiplie. Ce que Virgile écrit de l'oiseau phénix convient également à celui-ci (car c'est le même) :

*Le corbeau vainc trois fois le cerf aux pieds ailés ;
Le phénix qui renaît, neuf fois le multiplie.*

Atteindre ses nids est chose très difficile. Il lutte avec le serpent mercuriel et le vainc, ce qui s'entend du soleil et de la lune. Il est conçu du vent, est porté dans son ventre et naît dans l'air. Beaucoup l'appellent simplement pierre aétite possédant en elle un caillou sonore. On ne trouve qu'un seul immusulus dans le nid philosophique. C'est un oiseau très inoffensif, car il ne fait de mal à personne, est profitable à ceux qui savent et se révèle excellent dans les présages. Mais pourquoi fait-il son nid sur une montagne et pourquoi, s'y étant posé, crie-t-il de la sorte ? Rosinus répond d'après Rhasis et dit : « *Considère les très hautes montagnes qui sont à droite et à gauche et montes-y. C'est là que l'on trouve notre pierre ; elle est aussi sur une autre montagne qui porte toute espèce de plantes aromatiques, et les esprits ou espèces.* » Morien : « *Gravissez les hautes montagnes plantées d'arbres car notre pierre s'y trouve et y est cachée.* » Et Hermès ; « *Prenez la pierre bénie, broyez et lavez la pierre rouge d'où on l'extrait. On la trouve sur les montagnes, et quelquefois surtout dans les cloaques anciens.* »

EMBLEMA XLIV.

Dolo Typhon Csyridem trucidat, artùsque illius Hinc inde dissipat, sed hos collegit Isis inclyta.
(Typhon tue Osiris par trahitise et disperse ses membres mais l'auguste Isis les rassemble.)



Epigramma XLIV.

Dionysos en Grèce, en Syrie Adonis,
En Egypte Osiris, sont le soleil des Sages.
Isis, épouse, sœur et mère d'Osiris
Unit ses membres saints déchirés par Typhon.
Mais le phallus se perd au fil de l'eau marine :
Le soufre qui donna le soufre n'est plus là.

DISCOURS XLIV.

L'allégorie d'Osiris a été ramenée par nous à sa véritable origine, qui est chymique, et expliquée de façon complète en un autre endroit, à savoir le premier Livre des Hiéroglyphes. C'est pourquoi nous jugeons inutile de répéter ici les mêmes choses (bien qu'il faille dire les mêmes choses à propos des mêmes choses). Nous entreprendrons néanmoins ici un discours parallèle qui se tiendra toujours et demeurera à l'intérieur de l'enceinte de l'antique chymie (qui a été célébrée et figurée tout entière par les poètes). Me persuaderas-tu qu'Osiris est un dieu ou un roi égyptien ? Je ne le croirai pas, même si tu me persuades de le croire. Tout autre en effet est l'odeur des chiens et tout autre celle des porcs, comme le dit le proverbe. Je nie donc absolument qu'il soit un dieu, et tu te rangeras à mon avis, à moins d'être un païen ou d'avoir une opinion déviée de la droite raison. Il ne fut pas non plus un roi : toutes les circonstances exposées ailleurs le démontrent. Il est le soleil, mais le soleil philosophique, et ce nom qu'on lui trouve attribué ça et là dans les livres a été interprété du soleil extérieur par le vulgaire qui ne connaissait pas d'autre lumière que cette lumière du monde.

Le soleil des philosophes tire son nom du soleil du monde parce qu'il contient les propriétés naturelles qui descendent de ce soleil céleste ou qui lui conviennent. Le soleil est donc Osiris, Dionysos, Bacchus, Jupiter, Mars, Adonis, Œdipe, Persée, Achille, Triptolème, Pélops, Hippomène, Pollux». La lune, de son côté, est Isis, Junon, Vénus, la mère d'Œdipe, Danaë, Déidamie, Atalante, Hélène, et aussi Latone, Sémélé, Europe, Léda, Antiope, Thalie. Et ce sont les parties du composé qui avant l'opération est appelé pierre et du nom de tout métal, magnésie. Après l'opération son nom est Orcus, Pyrrhus, Apollon, Esculape. L'artiste est Hercule, Ulysse, Jason, Thésée, Pirithoüs. Innombrables sont les travaux et les périls dont ces artistes épuisèrent la coupe. Voyez les travaux d'Hercule, les navigations errantes d'Ulysse, les périls de Jason, les entreprises de Thésée et la rétention de Pirithoüs. Il y a là un volume considérable de matière et d'enseignement où l'on voit, à toutes les pages, aller et venir Vulcain, Mercure et Saturne, ce dernier comme père et cause de tous, Mercure, comme matière et forme, Vulcain comme agent.

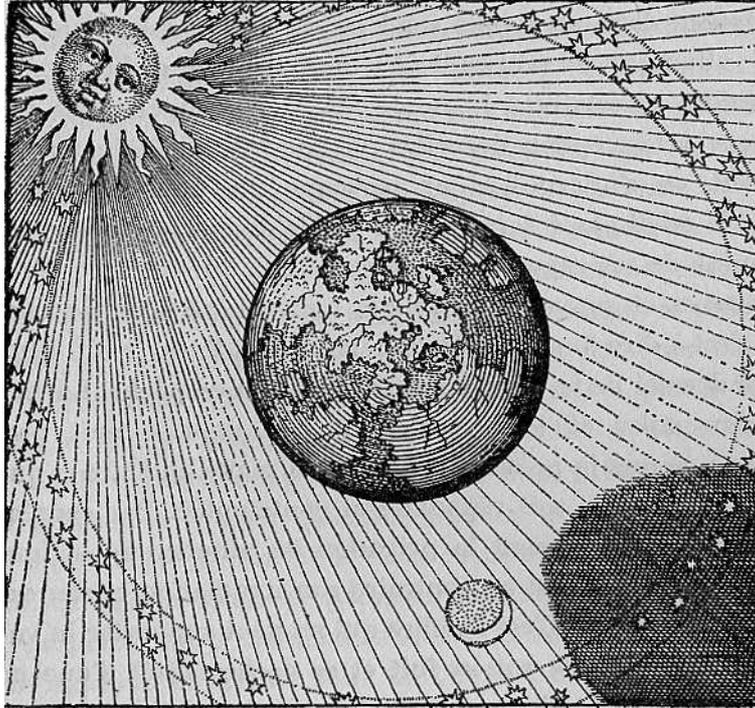
Le soleil prend pour femme la lune sa sœur, Jupiter épouse Junon, comme Saturne prend Rhéa et Osiris Isis. Dionysos est sauvé du corps de sa mère Sémélé consumée par Jupiter, pour être placé dans la cuisse de son père Jupiter afin d'y parvenir à maturité. De même Esculape est arraché à sa mère Coronis. Dionysos devenu grand montre aux hommes le nouveau breuvage du vin et entreprend une expédition jusqu'en Inde. Osiris et Triptolème enseignent la manière de semer et d'utiliser les céréales, Esculape celle d'administrer la médecine. Dionysos, ainsi appelé par les Grecs, est Bacchus pour les Romains, Osiris pour les Egyptiens, Adonis pour les Syriens. Œdipe tue son père et épouse sa mère ; Persée met à mort son aïeul ; Typhon, son frère Osiris ; un sanglier, Adonis. Cérés, nourrice de Triptolème, tue son père Eleusios. Hippomène vainc Atalante grâce à une pomme d'or ; Tantale, père de Pélops, obtint la main d'Hippodamie à la suite d'un concours de chars. Osiris fut coupé en morceaux, et il fut rassemblé par Isis, sa mère, sa sœur et son épouse.

L'enfant Pélops, qui avait été cuit et bouilli, et dont Cérés avait mangé l'épaule, fut rendu à la vie, grâce à l'adjonction d'une épaule en ivoire. Achille et Triptolème furent placés sous des charbons la nuit et nourris de lait le jour, l'un par sa nourrice Cérés, l'autre par sa mère Thétis. Achille et Hélène furent les causes de la guerre de Troie, l'une comme cause déterminante, l'autre comme cause efficiente. Hélène naquit d'un œuf et la pomme d'Erisla, première cause du rapt d'Hélène, fut jetée aux noces de Pelée et de Thétis d'où naquit Achille. Pollux fut du nombre des Argonautes que l'on

suppose avoir vécu (s'ils ont vécu) cinquante ans environ avant le début de la guerre de Troie, et Hélène sortit du même œuf que Pollux. Hélène était donc une vieille femme lorsque Paris l'enleva. Achille épousa, aux Champs-Élysées, Médée, qui devait être alors une vieille édentée, à moins qu'elle ne se soit rendu la jeunesse à elle-même, comme elle l'avait fait pour Aeson, père de Jason, et comme Cérès le fit pour Pélops, appelé pour cette raison deux fois pubère. Persée reçut un cheval ailé de Pallas et lui apporta en remerciement la tête de Méduse, tandis que Mercure remettait la harpe et le reste des dieux d'autres armes. Triptolème reçut de Cérès un char attelé de dragons ailes. Pendant que Pallas naissait du cerveau de Jupiter, il plut de l'or à Rhodes, de même que quand le Soleil s'unit à Vénus. Et Jupiter devint or pour séduire Danaë, cygne pour Léda, coucou pour sa sœur Junon, taureau pour Europe, satyre pour Antiope, et ainsi il y a concordance en toutes choses.

EMBLEMA XLV.

Sol & ejus umbra persiciunt opus.
(Le soleil et son ombre achèvent l'œuvre.)



Epigramma XLV.

Le soleil, clair flambeau du pôle, ne peut vaincre
La densité des corps : une ombre à l'opposé
Demeure. Elle est la plus vile des choses
Et pourtant l'astronome en tire maint profit.
Mais le Soleil avec son ombre fait aux Sages
Un don meilleur : il achève l'œuvre de l'or.

DISCOURS XLV.

Comme dans un palais rond ou de forme sphérique un feu allumé en un seul endroit se propage jusqu'à l'ensemble des murailles et éclaire à la ronde les parties supérieures et inférieures à l'exception de celles où une table, placée au milieu, l'arrête en s'interposant et provoque une ombre ténébreuse, ainsi le soleil placé dans le beau palais du ciel ou théâtre ciselé illumine de ses rayons toute la concavité du ciel avec les corps diaphanes et pouvant recevoir la lumière qui sont contenus en lui, c'est-à-dire toutes les étoiles errantes et fixes, sauf à l'endroit où la densité de la terre intermédiaire l'en empêche. La en effet l'ombre noire et ténébreuse que l'on appelle nuit persiste jusqu'à ce que la présence du soleil la mette en fuite et qu'à sa place la lumière soit répandue et contemplée. Par conséquent l'ombre et la nuit sont la privation ou absence de la lumière solaire, et le jour est au contraire son irradiation et son expansion de tous côtés. C'est l'ombre qui ne peut supporter la vue du soleil et pour cette raison fuit et se cache tantôt d'une partie de la terre tantôt d'une autre, selon que le soleil est à l'opposé. Le soleil et l'ombre ne se sont jamais vus, bien que cela puisse se faire à n'importe quel moment, si la nature l'admettait. Mais le soleil, comme s'il avait entendu dire qu'elle est son ennemie, la poursuit constamment dans sa fuite et ne peut pas la saisir, car elle n'est jamais fatiguée, ainsi que Buchanan l'a bien chanté dans son Poème Sphérique.

A l'imitation et à l'exemple de ce grand soleil et de son ombre, les philosophes ont observé que leur soleil possède aussi une ombre noire, nébuleuse et fugitive. C'est pourquoi Hermès dit : « Mon fils, extrais du rayon son ombre » ; c'est-à-dire : veille à faire tourner ton soleil au moyen du premier mobile auquel Vulcain commande, pour que cette partie aussi de la terre, qui est maintenant recouverte par l'ombre et la nuit, jouisse de la claire lumière du soleil. Si en effet le mouvement premier ne faisait pas décrire un tour au firmament entier du ciel avec tout ce qu'il contient en chaque jour naturel, c'est-à-dire en vingt-quatre heures, et si le soleil n'était mû que par son mouvement propre, secondaire et annuel, les Antipodes qui se trouvent au-dessous de nous auraient en l'espace de six mois une seule nuit et nous un seul jour et ensuite, inversement, ils auraient le jour et nous la nuit ; l'année tout entière se composerait alors d'un jour et d'une nuit uniques, comme à présent la raison et l'expérience nous prouvent que ces successions se déroulent sous l'un et l'autre pôles. Mais il a plu à la Providence divine d'agir tout autrement. Elle a donc ordonné un double mouvement des planètes, l'un primaire et l'autre secondaire, et a ainsi distribué l'année en un grand nombre de jours. Cette ombre et le soleil ensemble font le jour et la nuit, ce que le soleil ne pourrait pas faire à lui seul puisque sa propriété est d'illuminer tous les lieux et les corps qui lui sont opposés, et non de faire de l'ombre, si ce n'est accessoirement lorsqu'il est absent.

De même le soleil philosophique lui aussi, avec son ombre, fait le jour, c'est-à-dire la lumière, et la nuit ou Latone ou la magnésie, dont l'ombre doit être détruite et brûlée au moyen d'un remède igné, selon les paroles de Démocrite, comme on le voit au début du troisième *Livre de La Table d'Or*. L'utilité des ombres en astronomie est si grande que sans elles cette science aurait peine à être complétée. Les chimistes déclarent également qu'ils doivent à leurs ombres de mener leur art à sa perfection. Que serait en effet le soleil sans son ombre ? Ce qu'est le battant sans la cloche. Certes, c'est le battant qui effectue le premier mouvement pour que le son soit rendu, mais c'est elle qui rend le son. Il est le plectre, elle est l'instrument ; il est la langue, elle est la vaste bouche. L'ombre est chose très vile, proche du non-être ; de même l'ombre des philosophes est chose noire, plus noire que le noir, comme ils l'appellent, plus vile même que l'algue, non en elle-même, mais au regard de

l'opinion et de l'estime des hommes. Qu'y a-t-il de plus utile que le feu, de plus précieux que l'eau, de plus aimable que la terre qui donne les fleurs et tout ce qu'il y a d'aimable ? Quoi de plus agréable que l'air, puisque toutes choses cessent d'être agréables si on l'empêche d'arriver ? Et cependant, comme ils sont à la disposition des hommes dans leurs sphères largement ouvertes, ils sont tenus pour choses très viles, par un défaut de l'imagination. L'ombre commune et l'ombre philosophique sont, de leur côté, jugées de la même manière. Ceux qui demeurent longtemps dans les ombres souterraines, s'ils sont amenés subitement à la claire lumière du soleil, perdent la vision et la vigueur des yeux. De même ceux qui restent et opèrent dans l'ombre philosophique et ne lui adjoignent pas le soleil sont privés de jugement et des yeux de l'esprit et ils sont frustrés du succès. A midi, quand le soleil céleste est liant, la chaleur est plus grande et l'ombre moins étendue. Ici de même l'ombre diminue lorsqu'on augmente la chaleur, et inversement. Il faut donc commencer lorsque le soleil est dans le Capricorne et, à partir du côté méridional, se tourne de nouveau vers notre pôle. Et la première opération sera accomplie jusqu'au Bélier. Alors commence l'œuvre des femmes jusqu'au Lion ; puis un travail sort de l'autre jusqu'à ce que l'année saisisse sa queue avec sa tête comme un serpent, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle soit accomplie.

EMBLEMA XLVI.

Aquilae duae, una ab omi, altera ab occasu conveniunt.
(Deux aigles venus l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident se rencontrent.)



Epigramma XLVI.

De Delphes Jupiter un jour lança deux aigles
Aux plages de l'Aurore, à celles d'Occident.
Comme il voulait scruter ce lieu, centre du monde,
La fable dit qu'à Delphes ils revinrent tous deux.
Ce sont là les deux pierres : celle de l'Orient
Et celle du Couchant, qui aiment à s'unir.

DISCOURS XLVI.

Cicéron rapporte au livre De la Nature des Dieux qu'un très ancien Apollon, né de Vulcain, était le gardien d'Athènes. Et certes cette opinion est très véridique si, comme on doit le faire, on la transporte dans le domaine de l'allégorie, car Vulcain produit le soleil philosophique qui est Apollon. Mais l'opinion a prévalu qu'il est né de Jupiter. Alors que Latone portait dans son sein les jumeaux Apollon et Diane conçus par elle de Jupiter, Junon jalouse envoya Python, serpent horrible et d'une taille monstrueuse, pour poursuivre et tourmenter la future mère. La pauvre femme, après avoir erré longtemps, fut enfin amenée par sa barque dans l'île d'Ortygie chez sa sœur Astérie qui régnait là. Et bien que cette île fût presque entièrement inondée par la mer, elle offrit une place à Latone en couches, et fut pour ce motif appelée Délos (visible) alors qu'elle était auparavant *αδηλος* (obscur). Latone y mit donc au monde ses enfants. Diane sortit la première de son sein et s'offrit comme sage-femme à sa mère en travail pendant qu'elle enfantait son frère Apollon. Et c'est pour cette raison que les femmes enceintes invoquaient sa puissance divine tandis qu'elles accouchaient et qu'elles l'appelèrent Lucine ou Ilitliye, parce qu'elle montrait là lumière aux nouveau-nés, après leur avoir ouvert les yeux. Apollon naquit donc et, devenu adulte, il mit à mort au moyen de ses flèches Python, qui avait tourmenté sa mère ; il tua les Cyclopes parce qu'ils avaient fabriqué pour Jupiter un foudre destiné à causer la mort de son fils Esculape : celui-ci, foudroyé par Jupiter, fut précipité par lui dans les Enfers, pour avoir rendu la vie à Hippolyte mis en pièces par ses chevaux.

Nous avons démontré en de nombreux endroits le caractère purement chymique de ces récits. En effet, Latone, Cynthie, Apollon et Python sont les sujets requis par l'art, qui se comportent de cette manière les uns à l'égard des autres, ainsi qu'on l'a dit. Comme ces choses avaient été divulguées par les écrits des anciens poètes, Orphée, Linos, Musée, Homère, elles fournirent aux ignorants l'occasion de rendre un culte à Apollon et de le vénérer. C'est ainsi qu'Apollon fut honoré en de nombreux endroits d'Europe et d'Asie et que d'innombrables temples furent érigés en son honneur. Delphes en particulier posséda un temple vénérable, objet d'un antique culte, où rois et princes avaient fait déposer des statues d'or massif et d'argent, très pesantes et très ouvragées, ainsi que d'autres dons précieux qui, pour des raisons religieuses, étaient cachés aux yeux des hommes de toutes conditions, dans des trésors. Pausanias rapporte qu'un squelette de bronze d'un art admirable fut suspendu à la voûte du temple par Hippocrate. Le fameux trépied fut également consacré à Apollon par Pélops lors de son mariage avec Hippodamie, fille du roi d'Elide Oenomaos ; Mulciber avait fabriqué ce trépied et en avait fait don à Pélops. Il avait été dressé au milieu du temple. La Pythie recevait, assise sur ce siège, le souffle du Démon qui s'élançait hors d'une profonde cavité. Saisie par cette inspiration, elle prophétisait et rendait des réponses à ceux qui voulaient savoir le déroulement des choses futures.

Delphes était située en Béotie, aux racines du Parnasse. Près du temple se trouvait une fontaine prophétique, Cassiotis. Si l'on approchait d'elle des torches ardentes, elles s'éteignaient ; si on les en éloignait, elles s'allumaient tout à coup et concevaient des flammes. L'eau de cette fontaine procurait, quand on l'avait bue, le pouvoir de prédire l'avenir. Mais la vie de ceux qui la buvaient était abrégée. Comme pour ces raisons on accourait vers l'oracle de Delphes (de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, les poètes feignirent que ce lieu fût au centre de la terre et ils le prouvèrent par l'exemple de Jupiter qui en avait fait l'expérience en y lâchant deux aigles. Bien que cette fable ne s'appuie pas sur la foi de l'histoire, il n'est pourtant pas étranger à la vérité de l'attribuer aux

réalités chimiques, en particulier puisque Apollon tout entier est, comme on l'a dit, (l'origine chimique, bien qu'un démon ait ensuite, sous ce nom, confirmé la superstition et rendu des oracles. Les deux aigles sont les deux pierres dont l'une vient de l'orient et l'autre de l'occident, ce que les philosophes ont démontré de multiples façons. Jupiter les lâcha comme étant les porteurs de ses armes. L'aigle paraît être l'ami d'Apollon ou du soleil, puisqu'il soumet ses petits à l'épreuve du soleil et les fait périr comme étant dégénérés s'ils ne peuvent soutenir sa vue. On dit que ses plumes mêlées à d'autres choses ne pourrissent pas, qu'elle dévorent les plumes des autres oiseaux et admettent facilement la dorure. Il ne meurt ni de vieillesse, ni de maladie, mais de faim. En effet, la pointe recourbée de la partie supérieure de son bec l'empêche, en croissant, de prendre de la nourriture. Après s'en être défait, il se plonge trois fois dans une fontaine et de cette manière revient à la jeunesse. D'où le Psalmiste : « Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle ». Seul parmi les oiseaux il n'est jamais atteint par la foudre. Il combat avec le dragon qui, pour cette raison, pourchasse ses œufs. Tous ces présents de la nature donnèrent motif aux philosophes de célébrer l'aigle dans leur œuvre et de lui assimiler la pierre. Comme il existe de cela dans leurs livres d'innombrables exemples évidents, nous n'en ajouterons pas ici.

EMBLEMA XLVII.

Lupus ab Oriente & Canis ab Occidente venientes te invicem momorderunt.
(Le loup d'Orient et le chien d'Occident se sont mutuellement mordus.)



Epigramma XLVII.

Du lieu où le soleil se lève un loup survient.
Un chien surgit du point où dans la mer il plonge.
Tous deux gonflés de bile et furieux, ils se mordent.
La rage et son rictus se peignent sur leur face.
Ce sont données à tous partout, toujours, pour rien,
Les deux pierres jumelles que tu dois posséder.

DISCOURS XLVII.

Les philosophes font mention en un grand nombre d'endroits de deux pierres qui sont données pour rien ; ainsi Isaac, Arnaud et d'autres. Parmi ceux-ci Avicenne dit qu'elles gisent rejetées dans le fumier et négligées par la multitude, et que, si on les unit, elles accomplissent l'œuvre. Certains vantent le mercure occidental qui se met au-dessus de l'or et le vainc. Mais, de tous, c'est l'auteur du *Conseil du Mariage du Soleil et de la Lune* qui décrit le mieux ces deux pierres en citant l'épître Aristote. Il dit « *qu'il y a dans cet art deux pierres principales, une blanche et une rouge, d'une nature admirable. La blanche commence à se montrer à la surface des eaux au coucher du soleil, se cachant jusqu'à minuit, après quoi elle tend vers la profondeur. La rouge opère de son côté d'une manière inverse : elle commence à monter sur les eaux au lever du soleil jusqu'à midi, et ensuite elle descend au fond.* » Ces pierres sont donc les aigles dont il a été question, qui furent lâchés par Jupiter à Delphes.

Ce sont aussi le loup et le chien venant de régions différentes ou opposées de la terre. L'un a mordu l'autre et tous deux sont devenus enragés, comme Rhasis l'atteste dans son épître. Ces pierres sont le très véritable bezoar ; la plus excellente est envoyée par l'Inde Orientale et se tire du ventre des bêtes féroces ; l'autre, de moindre efficacité cependant, est produite par l'Inde Occidentale, péruvienne ; on l'emprunte aux animaux apprivoisés. Ainsi l'Orient donne un loup très féroce qui tue le chien familier des hommes, ce qui veut dire que le soufre vient de l'Aurore et le mercure du pays d'Hespérie ; celui-

ci est mol et facile à manier, celui-là, cholérique et emporté. Ces deux pierres, dès qu'elles se heurtent l'une l'autre, commencent à s'infliger des morsures réciproques. Le chien, remarquable par sa grande taille, remporte la première victoire en terrassant le loup et en le rendant à demi-mort. Mais après cela le loup recouvrant des forces jette le chien à terre et, pendant qu'il est au sol, l'accable jusqu'à la mort. Pourtant il reçoit auparavant du chien des blessures non moins graves et non moins mortelles que celles qu'il lui avait infligées, jusqu'à ce que tous deux soient achevés et tués par leurs morsures mutuelles. Au sujet du loup, Rosinus dit à Euthicia : « *C'est un soldat vainqueur de deux, robuste, d'un grand prix et d'une très grande force, transperçant les corps lorsqu'il se trouve en face d'eux ; il est blanc dans son apparition et rouge à l'expérience. C'est le mâle qui épouse la lune ; certains pensent que c'est l'or d'une conjonction très précieuse dont la coagulation ne se dissout jamais et dont les traces ne sont jamais détruites, que Dieu a accordé aux saints philosophes et aux élus. Sache que la nature a pris son égal comme ennemi* ». Et peu après il dit : « *Le soufre est très robuste et combat contre le feu qu'il contient et (où il) est contenu. Car de leur union sort une couleur très précieuse et le soufre qui est fugitif de nature ne peut plus jamais fuir après cela, parce que l'âme l'a transpercé ; de la même manière la teinture de l'âme a transpercé le corps et s'est mêlé à lui, et le corps a contenu l'âme et a empêché le naturel de fuir.* » Et à celui qui demande ensuite laquelle des deux pierres est la plus forte il répond : « *La pierre qui n'est pas pierre est plus forte que l'autre qui est son ennemie. Mais la rouge est plus forte qu'elle parce qu'elle a fortifié ses compagnons par sa vigueur.* »

Donc le loup oriental est plus fort que le chien occidental, bien qu'il ne s'empare pas du résultat de la victoire, mais tombe en même temps que son ennemi. Cependant des deux on fait un poison qui teint. La différence entre le loup et le chien est faible, puisque le molosse ou chien énorme présente la forme et l'apparence du loup, au point qu'il paraît avoir été à l'origine un loup et être devenu apprivoisé au cours d'une longue suite de générations. De la même manière le soufre et le mercure

différent peu entre eux, puisque le second tire son origine du premier, ou le premier du second. Le mercure, certes, a engendré le soufre, mais le soufre a purifié le mercure et l'a rendu tel. Lorsque Euthicia demande à leur sujet : « *D'où vient sa couleur ?* » Rosinus répond : « *De son amertume très intense.* » Et elle : « *D'où viennent son amertume et son intensité ?* » Il répond : « *De l'impureté de son métal.* » Et elle : « *Sa couleur rouge ne paraît-elle jamais à la surface ?* » Il répond : « *Si.* » Et elle : « *N'est-il jamais plus chaud que le feu ?* » Il répond : « *Le feu est, par rapport à lui, comme l'eau est par rapport au feu.* » Et elle : « *Est-il plus fort que le feu ?* » Il répond : « *Non.* » Et elle : « *Pourquoi affirmes-tu donc qu'il est pins fort que le feu ?* » Il répond : « *Parce que s'il rencontre des feux en face de lui, l'un mange l'autre.* » Il est donc évident que l'un devient l'aliment et la nourriture de l'autre et que l'un croît dans la même proportion que l'autre décroît, jusqu'à ce que celui qui s'accroît l'emporte et que le dragon ait dévoré le serpent. Dans les grandes batailles il se produit souvent que ceux qui ont subi les plus grosses pertes s'assurent la possession du terrain et la victoire. Ainsi le chien, bien qu'accablé, n'est pas tombé entièrement vaincu, puisqu'il tient son ennemi si étroitement serré que celui-là ne peut vivre sans celui-ci, ni celui-ci mourir sans celui-là.

EMBLEMA XLVIII.

Rex ab aquis potatis morbum. a medicis curatus sanitatem obtinet.

(Le Roi, ayant bu des eaux, a contracté un mal et, soigné par les médecins, il obtient la santé.)



Epigramma XLVIII.

Riche en peuples, en biens, un roi aimait les eaux
D'une source, et s'en fit apporter par ses gens.
Il en boit longuement ; ses veines s'en emplissent.
Pâle, il est assisté par de grands médecins.
Et quand ils l'ont purgé par la sueur, le ventre,
La bouche, on voit ses joues qui se teignent de roses.

DISCOURS XLVIII.

A lors que Xerxès, le fameux et très puissant roi de Perse, conduisait son armée à travers des lieux secs et incultes sous la chaleur ardente, il ne cracha pas quelques gouttes d'eau trouble qu'un soldat lui présentait, mais il les but avec beaucoup de plaisir et récompensa celui qui lui avait apporté cette offrande par un très riche présent. Et certes si quelqu'un à notre époque même (ainsi que l'attestent certaines histoire» très récentes) voyage aux confins de la Perse, il ne trouve que rarement, dit-on, des fontaines d'eau douce, car les eaux stagnantes y sont salées et le sol lui-même présente une grande abondance de substance salée à sa surface. De même le roi dont les philosophes ont fait mention est tourmenté par la soif et a donné l'ordre qu'on lui prépare une grande quantité d'eau douce et, quand on la lui a apportée, il boit jusqu'à satiété, comme chacun peut le voir d'après l'allégorie de Merlin. La guérison du roi malade et ayant perdu toute couleur est entreprise par divers médecins. Les Egyptiens chassèrent les humeurs encore crues en faisant boire leurs médecines, humeurs dont Hippocrate affirme qu'on doit les purger quand elles ont subi une coction, à moins qu'elles ne soient fluides et mobiles. Alors en effet il faut les faire sortir rapidement pour éviter qu'elles n'attaquent et n'assaillent des parties ou des viscères plus nobles. C'est de là que sont survenus chez le roi des symptômes dangereux, comme la lipothymie et la syncope. Les médecins alexandrins arrivant les derniers auprès d'un mal devenu chronique furent tenus pour plus heureux puisqu'ils rendirent le roi à sa santé primitive.

Prodiguer des soins à un si grand roi paraît chose nécessaire, puisque lorsqu'il a été guéri il offre à son médecin une main bienveillante et un visage serein. Nous lisons qu'un grand nombre de guérisons furent récompensées par divers rois de façon magnifique. Ainsi Démocrite reçut deux talents de Polycrate, tyran de Samos ; Erasistrate (qui, selon Pline, fut le disciple de Chrysippe et eut pour mère la fille d'Aristote), pour avoir guéri le roi Antiochus que rendait malade l'amour de sa belle-mère Stratonice, obtint cent talents de son fils Ptolémée ; Jacques Coctier, médecin du roi de France Louis II. reçut de celui-ci, comme honoraires, une pension mensuelle de quatre mille couronnes ; et nous ne faisons pas mention d'autres, plus récents. Mais la guérison de notre roi est récompensée par un présent et un prix bien plus grands encore. Hermès et Geber disent en effet dans le *Rosaire* : « Celui qui aurait accompli une seule fois cet art, s'il devait vivre mille ans et nourrir tous les jours quatre mille hommes, ne serait pas dans le besoin ». Et Senior le confirme en disant : « Celui qui possède la pierre de laquelle on tire l'élixir est aussi riche que celui qui possède le feu. Il peut donner du feu à qui il veut, quand il veut et autant qu'il veut, sans danger ni manque pour lui. » Le père de Démocrite fut si riche qu'il donna un banquet à l'armée de Xerxès, et un certain Pythius offrit au même roi la solde et le ravitaillement de son armée pour cinq mois, à condition qu'il ne contraignît pas son fils cadet, unique consolation de sa vieillesse, à se rendre dans le camp royal et qu'il lui permît de le garder chez lui. Mais le roi barbare, accueillant d'une façon très indigne la requête de Pythius, ordonna que son cadet fût tranché en deux parties et fixé sur des pals de chaque côté de la voie royale par laquelle l'armée tout entière devait passer, comme le note Sabellicus au Livre II de la III Ennéade.

Pourtant les richesses des hommes ne sont rien en comparaison des biens de ce roi, qui sont sans mesure et sans nombre. Lorsqu'il a été guéri et libéré des eaux, tous les rois et tous les puissants des autres pays l'ont honoré et craint. Et quand ils voulaient voir l'un de ses miracles ils plaçaient dans le creuset une once de mercure bien lavé et projetaient dessus comme un grain de mil de ses ongles, de ses cheveux ou de son sang, chauffaient légèrement avec des charbons, laissaient le mercure

refroidir avec les autres corps, et trouvaient la pierre que je sais. C'est le roi dont le comte Bernard rappelle qu'il donne à six (et ses conseillers autant de son royaume qu'il en possède lui-même, pourvu qu'ils attendent qu'il ait recouvré la jeunesse dans le bain et ait été paré de vêtements variés, à savoir, d'une cuirasse noire, d'une robe blanche et de sang pourpre. Car il promet de donner alors à chacun de son sang et de les rendre participants de ses richesses.

EMBLEMA XLIX.

Infans Philofopicus tres agnoscit patres, ut Orion.
(L'enfant des philosophes compte trois pères, comme Orion.)



Epigramma XLIX.

La Fable nous apprend qu'Hermès, Vulcain, Phoebus
Dans une peau de bœuf jetèrent leur semence,
Et que le grand Orion eut à la fois trois pères.
De trois pères aussi naît l'enfant de Sagesse :
Le Soleil le premier, et Vulcain le second ;
L'homme habile en son art est le troisième père.

DISCOURS XLIX.

Les femmes qui se prostituent à différents hommes conçoivent rarement des enfants viables à cause du mélange des diverses semences. Car la nature, dans la génération de l'homme et des animaux, n'admet que très rarement la superfétation. C'est pourquoi toute progéniture, qu'elle se compose d'un ou de plusieurs sujets, naît d'un père et d'une mère uniques, comme cela résulte des histoires et du sort de ceux qui en jugent autrement, celui en particulier de cette fameuse Marguerite, femme d'Herrmann, comte d'Henneberg, qui, en l'an 1276, mit au monde trois cent soixante-cinq enfants. Tous reçurent au baptême le nom de Jean pour les garçons, et celui d'Elisabeth pour les filles. Ils moururent ensuite et leur tombeau peut encore être vu, ainsi que le bassin de cuivre dans lequel ils furent baptisés, et l'inscription relatant l'histoire, dans l'église de Lausdun, à un mille de distance de La Haye, dans la direction de la mer, en Hollande. On dit que la cause de ce prodige fut la suivante : la comtesse voyant une pauvre femme porter dans ses bras des enfants jumeaux l'avait appelée adultère, tenant pour impossible que plusieurs enfants conçus ensemble eussent un seul père, et estimant qu'ils en avaient nécessairement plusieurs. La pauvre, qui se savait pure d'une telle faute, lui avait alors lancé une imprécation et elle avait conçu en un seul moment et d'un seul homme autant de fois qu'il y a de jours dans l'année.

C'est là certes un miracle qui a pour cause la vengeance divine ; mais dans l'œuvre philosophique ce qui est en d'autres circonstances contraire à la nature est facilement admis sous le manteau de l'allégorie. Ici en effet un enfant unique est dit avoir trois pères ou deux, et autant de mères. C'est pourquoi Raymond, que cite le *Rosaire*, déclare : « Notre enfant a deux pères et deux mères, parce qu'il est nourri avec amour, de toute la substance, dans le feu, et pour cette raison, il ne meurt jamais. » De même Dionysos est appelé « *Bimater* » (qui a deux mères), lui que Jupiter tira, avant qu'il fût parvenu à maturité, du ventre de sa mère consumée, pour le coudre dans sa cuisse, de sorte que son père devint sa mère.

Mais cet enseignement est mieux mis en lumière dans la conception d'Orion qui est né, dit-on, des semences d'Apollon, de Vulcain et de Mercure mélangées et enfermées dans une peau de bœuf pendant dix mois. Cela serait proprement monstrueux et non simplement fabuleux, si sous cette enveloppe n'était caché un secret de la nature qui n'est pas accessible à tous. Lulle dans la Théorétique de son *Testament* attribue à ce même enfant philosophique un nombre égal de pères, et à peu près les mêmes. Le premier est le soleil, c'est-à-dire Apollon, ce qui veut dire que le soleil déleste est le premier auteur de cette génération, car, par sa vertu indicible et secrète ou astrale, il opère sur une certaine matière connue des philosophes comme sur la matrice d'une femme, et produit en elle un fils ou enfant semblable à lui-même auquel en vertu de ses droits paternels il remet et abandonne ensuite ses armes et les insignes de ses pouvoirs : la faculté de faire mûrir ce qui n'est pas mûr, et de teindre et de purger ce qui n'est ni teint ni purgé. Ce que le soleil, en effet, accomplit en mille années, son fils le réalisera en une demi-heure. C'est pourquoi afin que naisse en lui-même sa puissance mille fois plus grande que celle du soleil, son père le donne à instruire à Vulcain et en même temps à l'artiste, pour qu'ils cultivent son naturel généreux et qu'il reçoive d'eux un accroissement de vigueur. Ainsi Achille, Jason et Hercule furent confiés à Chiron dans le même dessein, pour qu'il les instruisît. En effet Milon de Crotone qui, étant enfant, portait un veau, porta un bœuf, une fois devenu grand, grâce à cet exercice. Ce n'est pas sans motif qu'en plus du Soleil, Vulcain et l'artiste sont appelés pères de cet enfant, car le premier lui donna l'être mais les autres lui donnèrent sa qualité et sa grandeur. Et on ne peut pas attribuer aux maîtres, pour leur

enseignement, un salaire proportionné, de même qu'on ne peut pas donner aux parents une récompense équitable pour l'œuvre de la génération. Ceux-ci façonnent le corps, ceux-là l'esprit. Si l'esprit est plus précieux que le corps, il n'y a pas lieu de témoigner moins de reconnaissance aux premiers qu'aux seconds. Lors de la naissance d'Orion Mercure a fourni la matière, Apollon la forme et Vulcain la chaleur ou cause efficiente externe. De même aussi dans l'œuvre philosophique il convient de faire que trois pères paraissent avoir conspiré pour réaliser un enfant unique dans lequel les Philosophes trouvaient leurs délices.

EMBLEMA L.

Dracomulierem, & haec illum interimit, simulque sanguine perfunduntur.
(Le dragon tue la femme et la femme le dragon î tous deux sont inondés de sang.)



Epigramma L.

Du dragon venimeux creuse profond la tombe :
Que la femme l'embrasse en une forte étreinte.
Tandis que cet époux goûte les joies du lit
Elle meurt, et la terre ensemble les recouvre.
Le dragon à son tour est livré à la mort ;
Son corps se teint de sang : vrai chemin de ton œuvre.

DISCOURS L.

La demeure des dragons se trouve dans les cavernes de la terre, mais celle des hommes est sur la terre et dans l'air qui en est tout proche : ce sont là deux éléments contraires que les philosophes commandent d'unir pour que l'un agisse sur l'autre. D'autres entendent ceci de la femme, comme Basile dans la 2^{ème} Clé : *« Il n'est pas utile en effet, dit-il, que l'aigle place son nid dans les Alpes, car le froid des neiges ferait mourir ses petits au sommet des montagnes. Mais si ta ajoutés à l'aigle le dragon froid qui a longtemps possédé son habitation dans les pierres et qui sort en rampant des cavernes de la terre, et si tu les places tous deux sur le siège infernal, alors Pluton fera souffler le vent, et il fera jaillir du dragon . froid un esprit igné volatil qui, par sa grande chaleur, brûlera les ailes de l'aigle et excitera le bain sudorifique au point que la neige fondra au sommet des montagnes et deviendra eau. Que l'on prépare avec cette eau le bain minéral qui doit procurer au roi fortune et santé »*. Il est étrange assurément que le dragon froid émette un esprit igné. Cependant l'expérience atteste la véracité de ce fait dans les serpents brûlés qui émettent une flamme empoisonnée atteignant les assistants. Et ce n'est pas pour rien que les dragons gardiens des trésors chimiques sont représentés vomissant des flammes, comme celui de la Toison d'Or, celui du Jardin des Hespérides, celui de Cadmus et ceux qui leur ressemblent. Ce dragon habite dans les lieux resserrés des pierres souterraines ; il faut le prendre là et le joindre à un aigle ou à une femme, à celle-ci dans un sépulcre, à celui-là, si tu le préfères, dans son nid : car la nature du dragon est, en d'autres circonstances, d'attaquer les œufs de l'aigle et de livrer à l'aigle une guerre meurtrière.

Il est arrivé, au rapport d'écrivains grecs, qu'un dragon ait aimé une jeune fille et partagé sa couche. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que les philosophes veuillent que leur dragon doive être renfermé avec une femme dans une caverne ? Greverus unit les dragons rouges et noirs au fond de l'abîme de la montagne, il les brûle par le feu, et, les noirs venant à périr, il dit au gardien de la montagne de les rassembler de partout et de les porter sur la montagne. Merlin, dans sa Vision, (à moins qu'elle ne soit une fiction) fait mention d'un dragon blanc et d'un dragon rouge. Ces dragons, quels qu'ils soient, qu'il y ait là une femme ou un dragon femelle, agissent l'un sur l'autre jusqu'à ce que tous deux meurent et qu'ils laissent sortir le sang des blessures dont ils sont couverts. On entend ici par dragon l'élément de la terre et du feu et par femme celui de l'air et de l'eau. C'est pourquoi Le Son de la Trompette dit « que le dragon est la matière qui demeure au fond après que l'eau en a été séparée par distillation ». Et, citant les paroles d'Hermès : *« L'eau, de l'air qui existe entre le ciel et la terre est la vie de toutes choses. En effet l'eau elle-même résout le corps en esprit, de mort qu'il était le rend vivant et réalise le mariage de l'homme et de la femme. En effet il réalise tout le bienfait de l'art »*. Et il parle également de la terre en ces termes : *« Et comprends encore que cette terre même que nous foulons n'est pas le véritable élément, mais elle est élémentée par son véritable cinquième élément ; et la cinquième substance élémentaire ne s'éloigne pas de son corps élémenté duquel la ferre a été formée »*. Et peu après : *« Mais au centre de la terre sont la vierge et l'élément véritable que le feu ne pourra brûler. C'est le dragon dont nous parlons, qui s'insinue jusqu'au centre de la terre. Comme la chaleur y est grande, il conçoit en lui une ardeur enflammée par laquelle il brûle la femme ou l'aigle »*.

La femme ou l'aigle est l'eau aérienne ; certains la nomment aigle blanc ou céleste et s'affairent à la réaliser au moyen du Mercure vulgaire ou des sels sublimés, suivant en cela la direction de certains qui sont aveugles dans cet art et font semblant d'être des lynx. *« Mais je te déclare en vérité, dit le comte Bernard dans son Epître, qu'aucune eau ne dissout l'espèce métallique par réduction naturelle, si ce n'est celle qui demeure permanente en matière et en forme, et que les métaux eux mêmes peuvent*

coaguler à nouveau. » Et peu après : « *L'eau ne convient pas aux corps dans les solutions lorsqu'elle ne demeure pas en eux dans les coagulations* ». Et un peu plus loin : « *Je te déclare en vérité que l'huile qui incère et unit naturellement les natures et introduit naturellement la médecine dans les autres corps à teindre n'est pas composée d'un corps étranger, mais qu'elle l'est seulement à partir des entrailles du corps à dissoudre* ». Donc une fois que l'on a saisi cela, on comprend l'aigle et la femme, comme aussi le dragon et les secrets de l'art presque entier, secrets que nous avons en ouvrant peut-être trop largement le sein de la nature, exposé et manifesté dans ces pages aux fils de l'enseignement, afin qu'ainsi GLOIRE SOIT RENDUE A DIEU.